

Sur l'auteur

Aurélien Delsaux est né en 1981. Il a enseigné pendant dix ans en collèges et en lycées. Son premier roman, *Madame Diogène*, remarqué par la critique, a reçu plusieurs prix. Son deuxième roman, *Sangliers*, a reçu le Prix Révélation 2017 de la Société des gens de lettres. Aurélien Delsaux est également comédien et metteur en scène au sein de la compagnie L'Arbre.

POUR LUKY

Du même auteur

Sangliers, Albin Michel, 2017

Madame Diogène, Albin Michel, 2014

Le Grand Ménagement de Mme Çavaçava, Albin Michel Jeunesse,
2018

Conférences complètement contemporaines, avec Marie-
Christine Pénélon, saynètes et chansons, éditions de
l'Arbre, 2016

L'âme apprivoisée, encres et poèmes, éditions de l'Arbre, 2012

La Révolte du Purgatoire Twenty, théâtre, éditions de l'Âne-
Alphabet, 2005

Aurélien Delsaux

POUR LUKY

Roman

NOTAB/LIA

© Les éditions Noir sur Blanc, 2020

© Visuel: Paprika

ISBN: 978-2-88250-613-9

*Mais la Voix me console et dit: «Garde tes songes;
Les sages n'en ont pas d'aussi beaux que les fous!»*

Charles BAUDELAIRE,
«La Voix», *Les Épaves*, 1866.

Mais ça a commencé quand? demande Abdoul.

Sitôt pépé dans la boîte – dit Luky. Sitôt qu'ils ont descendu la boîte au fond du trou, sitôt qu'ils ont foutu la grosse pierre plate sur le trou. Histoire que pépé puisse vraiment pas tenter une dernière sortie, histoire qu'on l'entende plus jamais gueuler.

Ça s'est collé dedans lui. Juste entre ses deux oreilles, plein milieu de sa cervelle. Comme si toutes les histoires trop bizarres que pépé lui avait racontées toujours et que jamais il avait écoutées ou juste que d'une oreille qui s'en battait plutôt les couilles, ça lui était remonté tout, ça et des histoires nouvelles, inouïes, d'un seul flot. Puissant.

Après ça s'est plus arrêté.

Il avait dix ans pile.

Pour se rappeler c'est facile parce que c'était le jour de son anniversaire que pépé était mort, le jour où il devait le fêter. Mother avait été d'accord pour qu'il invite Diego

et Abdoul, ils allaient débarquer, et bim ! le téléphone à Mother sonne, pépé est mort, on annule tout.

Pépé ça a été son premier vrai mort. C'est pas rien.

À la télé bien sûr y a des morts partout, y a la guerre et tout, partout. À l'époque c'est beaucoup l'Irak, l'Afghanistan. Des enfants morts, des enfants pas morts qui tout autour d'eux voient des morts partout.

Depuis ça s'est un peu rapproché de nous, la guerre, la mort.

Mais lui, aux Renarts, à Saint-Roch, dans le 38, en France, à part un oiseau une fois, un gros genre pigeon, en bas, dans le sable, sous le toboggan – jamais.

Pépé était aussi gris et immobile que le pigeon. Moins doux, plus doux – comment savoir. Le pigeon il l'avait pris dans ses mains rien que pour prouver à Diego qu'il était pas une tapette, puis il l'avait balancé dans la petite haie. Pépé, le toucher, il a pas pu, il a pas vraiment osé, Mother l'a empêché.

Déjà rien que pour le voir avait fallu échapper aux adultes, filer entre leurs pattes. D'un coup Mother a débarqué, il tend quand même la main pour quand même toucher pépé, elle le tire en arrière, elle appelle ses frères.

Ils ont mis le couvercle sur la boîte.

Au début y en a qu'une qu'il entend. Une très jolie, très douce, et hachée, et folle aussi. Mais gentille.

Après ça a augmenté.

Après elles ont été plusieurs. Nombreuses.

C'est des choses étranges qu'elles disent, des choses que personne pourrait lui dire en vrai, des choses qu'il aime bien.

Pendant les cinq années qui passent après, là, ce qu'il entend dans lui il en parle à personne. Il se demande si les voix, ça lui est pas arrivé juste parce qu'il a tenté de toucher pépé mort. Ou même juste parce qu'il a vu son premier vrai mort. Parfois il croit que ça le fait à tout le monde, à tous ceux qui ont vu leur premier vrai mort. Mais que personne en parle.

Pour ça qu'il en parle pas non plus.

Plein de questions grandissent et l'obsèdent. Sur ce que ça dit, ce qu'elles disent. Pourquoi ça dit. Pourquoi ça dans lui. Pourquoi elles sont là, pourquoi elles l'ont choisi.

Il grandit avec.

Il dit rien.

Ça va.

La première fois qu'il leur en parle c'est une nuit d'été, c'est dans le sous-sol d'un des petits immeubles. Ils y ont apporté des bougies, ils aiment s'y faire peur, tout s'y dire. Y a sur les murs de grandes taches de moisissures qui de jour font de gigantesques fleurs noires, avec des pétales fantastiques. À la lumière des bougies allumées ça fait de grandes gueules de monstres marrants. Ce cube de béton avec juste la fente d'un soupirail, cet unique endroit sur Terre rien qu'à eux trois, c'est le trou. Comme ça qu'ils l'appellent.

T'es un grand malade – dit Diego.

Tu t'drogues ? demanda Abdoul.

Luky dira calmement que non, que pas du tout, qu'ils sont trop cons, qu'il le savait, qu'il aurait dû plutôt rien leur dire.

C'est minuit mais c'est juillet, il fait encore chaud, même dans le trou. Ils vont quand même pas passer toute la nuit à se foutre de la gueule de Luky, encore moins

à se taire. Alors Abdoul et Diego questionnent encore, tranquilles. Comme si c'était normal.

Luky répond, Luky se livre.

Juste pour échapper à leur regard, tester leur trouille aussi, il souffla les flammes des bougies. Dans la ténèbre rafraîchissante il se lance. Tout ce que ça lui a dit. Tout ce que ça lui dit encore.

C'est chelou quand même – risque Diego.
T'es p't-être un prophète – conclut Abdoul.

Des jours passent, ils fabriquent des hypothèses. D'où ça vient (les voix).

Des histoires de gens possédés, de maisons hantées, y en a eu et y en a encore autour de Saint-Roch, y en a dans la campagne d'ici, presque dans chaque village y a. Et puis des magnétiseurs, des sorcières, des exorcistes. Ça a toujours été. C'est pas des choses qu'on va raconter dans les journaux mais ça se sait, ça existe, les gens du coin ils savent.

Forcément eux ils y pensent. C'est pas des phénomènes qu'on peut nier, là.

Diego raconte toutes les vidéos qu'il a regardées sur des histoires de revenants et sur les voix des morts que certains auraient réussi à enregistrer sur des vieilles cassettes d'autrefois, par hasard.

Puis il tente l'hypothèse que Luky serait la réincarnation de son pépé.

Abdoul lui fait aussi sec remarquer que vu que Luky était déjà né, qu'il a eu ses dix ans quand son pépé est mort, ça marche pas.

N'empêche, doit y avoir un lien, il a p't-être un truc à t'dire.

Mais c'est pas sa voix, j'la reconnaîtrais si c'était –
Quand même. On sait pas.

Abdoul rajuste ses lunettes toutes rondes qui lui font la tête d'un Harry Potter arabe. Il prend sa voix de sage pour demander à Luky d'essayer de raconter tous les trucs importants de son pépé qu'il se rappelle.

Luky dit: Ça fait déjà vachement longtemps.
Il a fermé les yeux.

J'le r'vois – il dit.

Pépé c'était peut-être pas quelqu'un, comme ils disent – mais c'était quelque chose quand même. Une force de la nature, reconnaissait Mother. Une vraie bourrique, disait tonton Guy. Un vrai con, disait tonton Jean. Un gros taré, disaient les cousins-cousines. Un gueularde, un qui se laissait pas faire, qui disait quand il était pas content. Qu'était jamais content.

Avant qu'ils le foutent aux Tilleuls, Mother et lui ils y allaient un dimanche tous les quinze jours, Mother s'imposait ça mais ça la faisait suer – elle disait. C'était son père mais il la faisait bien chier – elle disait.

Vers la fin tous avec lui il les a vus devenir aussi durs que dans la vie lui avait été avec eux.

Qu'il meure ça leur avait fait du chagrin, c'est sûr. Mais y a pas eu d'amnistie.

Pépé était comme d'un très vieux monde, dernier spécimen, quasi un rescapé. Tout ce qu'était neuf c'était de la connerie. Les nouvelles machines, les nouveaux loisirs, les nouveaux vêtements – tout. Tous les gens d'aujourd'hui c'était des cons. Des pas capables de se servir de leurs mains, de faire pousser quoi que ce soit, de tuer une

bête. Des pas foutus de deviner l'orage, de mettre tout à l'abri quand c'est encore temps, de sauver ce qu'il faut, ce qu'on peut. Des cons.

Il avait été paysan toute sa vie, et membre d'une association, une organisation je sais pas quoi, quelque chose du genre d'un club où des têtes de bois comme lui se réunissaient pour gueuler plus fort et se battre à plus nombreux. C'était sujet d'engueulades avec Mother, tout ce temps perdu, toutes ces réunions pour quoi. Qu'est-ce que ça l'avait emmerdée, petite. Et mémé, est-ce qu'il y avait pensé à mémé. Alors pépé s'énervait, gueulait que s'ils avaient pas fait tout ce qu'ils avaient fait, ce serait pire, ce serait déjà la fin.

Mais là Luky dut reconnaître que souvent il pigeait rien à leurs engueulades. Ça chauffait – c'est tout ce qu'il peut dire. Et que pépé, jusqu'au bout, ça a été un gueulard et un chaud.

Dis pas d'mal : si ça se trouve il nous entend – prévient Abdoul.

Quand il gueulait pas, quand il se taisait pas, il lui racontait les histoires. Ça c'était bon.

Sa maison c'était une vieille maison, dans une pente. Il a toujours cru qu'un jour de neige la maison allait glisser le long de la pente, partir comme en luge tout au fond.

C'était à Vizyeux, dans les bois Chambaran.

Le pépé, il avait toujours vécu là, y était né, quand y avait des guerres là, quand c'était la préhistoire.

Il revoit les murs intérieurs gris de saleté, sent la fumée qui imprégnait tout, comme les tranches de saumon au

repas de Noël mais sans l'odeur de poisson. Même qu'une fois qu'il était sorti (pépé) marcher récolter je sais pas quoi, Mother avait poussé les quelques meubles pour laver les murs, et la bassine d'eau dès le premier coup de chiffon elle était toute noiraie.

Il voit, il voit encore, il revoit tout.

Sur le mur à côté de l'entrée, sous l'auvent de la petite terrasse en béton, au-dessus de la pente et des graviers, y avait une fleur genre tournesol qui donnait la météo à pépé. Grand ouvert ça veut dire la pluie approche. Quand ça se recroqueville ça veut dire sécheresse en vue.

Des fois Luky se sent cette fleur dans le ventre.

Ça il leur dit pas.

Il fait une pause, sans vouloir.

Il revoit la fleur. Son cœur de pissenlit géant ça fait la forme d'un smiley à crinière, avec une grosse bouche qui fait WHOUA !

Il se revoit devant la fleur, comme à chaque visite chez pépé, immobile de longues minutes. Cherchant à voir la contraction ou la détente de la fleur, cherchant en sa sécheresse le mouvement d'ouverture à venir. Croyant que rien que son regard pourrait provoquer ça : que la fleur morte s'ouvre et palpite, cœur sec cloué au mur, cœur sec arraché aux entrailles d'une bête magique, cœur sec ressuscitant pour annoncer d'un battement à l'autre la pluie, le soleil.

Il sent vraiment un truc comme ça dans lui. Quelque chose de floral et d'ancien, un grand secret fixé, près de s'animer, de se déployer, d'annoncer, en de lents mouvements de pétales fanés, de graines sèches se gonflant et se contractant tour à tour, les changements atmosphériques des cœurs vivants qui l'entourent.

Est-ce en chacun ce truc qui s'étale à de certains moments, et en des moments plus moches, plus arides, qui se ratatine et durcit et devient tout gris? N'est-ce qu'en lui?

Qu'en lui, vraiment?

Oh, Luky, putain! T'es avec nous ou pas?

Diego était bizarre, il s'énervait, on comprenait pas pourquoi. Prenait plus le ton de la jalousie que de la rigolade. Pas tranquille. Abdoul a dit C'est bon, laisse-le respirer, il a droit d'être triste aussi.

Mais Luky a dit Non, chuis pas triste. C'est la vie les gars. Y a des trucs qui s'ouvrent, des trucs qui sèchent. Comme la fleur, j'pensais.

Il avait dit ça en se touchant le ventre.

Diego a regardé Abdoul qui a regardé Luky et lui a dit :
Continue.

Les fleurs du grand jardin qui cernait la maison, qui l’embrassait comme deux bras joyeux, les fleurs il se souvient de toutes mais il sait le nom d’aucune. Y avait des abeilles qui y bourdonnaient souvent. Y avait des fraises des bois, des tapis de fraises des bois dont il se faisait une orgie et dont il sait pas pourquoi, le goût sauvage, le goût profond, c’est depuis pour lui le goût de la mort, le goût de la mélancolie.

Il retrouve ce goût-là, ces fraises-là, les bien goûteuses, les vraies sauvages, que sur quelques talus au-dessus Saint-Roch. Mais faut beaucoup monter la colline – quand même pas jusqu’à la Vierge bleue, mais presque. Puis faut que ce soit la saison.

Le désir puissant de ce goût (quasi ce goût) lui prit la bouche. Alors plus loin il se souvient aussi, ça remonte tout seul, ça raconte en lui.

Du temps de mémé y avait une odeur de meringue, et plus de flammes dans les poêles. Faisait pas plus chaud, mais y avait plus de flammes. Il les revoit. Et le dimanche

matin la messe à la radio, le truc qui fout la honte avec les chants et tout, amen, alléluia, ô très saint dieu tu es mon frère, toutes ces conneries. Avec la bénédiction du pape pour Noël et pour Pâques. Top départ de l'apéro vin de noix pour pépé.

Après le goûter l'hiver, après le souper l'été, pépé faisait le tour de ses dernières bêtes, quelques poules, quelques lapins. Compter les poulettes, vérifier que les lapinots s'étaient pas barrés (ils pouvaient faire sauter la chaînette du clapier avec leurs petites queues, ces cons-là), nourrir tout ça, donner le grain, les épiluchures, des restes, de l'eau. Tout bien fermer. Les protéger du renard et des fouines.

Les poules, ça lui faisait des œufs, les lapins de la viande et de la douceur : sur la corde bleue de l'étendage il en faisait sécher les peaux, qu'il leur arrachait d'un coup sec.

Un coup sec ! il disait, les déshabillant.

Une fois il avait même offert un pelage à Luky, qu'aurait voulu que ce soit ça son doudou, du vrai, pas son Lapinou, mais Mother a pas voulu.

Où elle est cette peau maint'nant ? Luky se demande à voix haute.

Après il raconta qu'en balade il a vu aussi pépé caresser le front d'un âne, d'une génisse, d'un cheval, en leur parlant rien qu'avec des bruits de bouche, comme dans une langue impossible. Et qu'il avait l'impression que le cheval, la génisse, l'âne comprenaient. C'était dingue.

Mais bon il était petit.

Il se souvient qu'y avait pas la télé, des gros édredons pleins de plumes, la paille et le foin en vrac en haut de la

grange où il avait fait une sieste, une fleur de pavot qui poussait toute seule dans le gravier de la pente, la tombe du chat de pépé, la fontaine toujours allumée, l'eau super froide qui sortait au vieil évier, le bois qu'il fallait fendre et ranger, et les gros bras et les joues roses et les rides que ça faisait à pépé.

Et aussi. Ah oui. Ça. Quand ils partaient :

Le revoyait levant le bras, lui se retournait sur la banquette de l'AX pour le voir par la vitre arrière, jusqu'au bout, il s'éloignait, il devenait tout petit, bien plus petit que lui, il lui faisait de grands coucous, secouait son bras, le pépé gardait juste son bras levé, il bougeait pas la main, il restait debout à l'entrée de sa cour, il disparaissait.

Il s'était tu.

Il aurait bien aimé raconter aussi bien que pépé racontait. Les tirer par les mots comme pépé faisait pour lui. Ça faisait comme quelqu'un qui vous prend par la main, qui vous fait juste faire trois pas avec quelques phrases, et pouf ! devant vous c'est un nouveau pays, et vous avez envie d'y demeurer un peu.

Ça a pas trop marché on dirait. Diego soupire. Abdoul reste juste poli. Il fait super chaud aussi.

Alors il raconte une nouvelle fois des choses sur l'enterrement, et à nouveau comment il croit que ça a commencé : les folies qu'il se raconte, les voix.

Le silence après il est super long, Abdoul s'est réveillé, a dit On y va, et ils sortirent retrouver le grand soleil qui leur a foutu de grands coups de marteau sur la nuque. Ils se sont posés à l'ombre du marronnier, sur le banc face au toboggan. Pas un chat, tout dormait aux Renarts. On entendait juste les bagnoles contournant Saint-Roch.

Ils sont posés sur le banc, au calme.

C'est là qu'Abdoul a fait : Moi aussi, ça m'arrive.

Ils lui ont demandé quoi. Penser à ton pépé ?

Non. Entendre les voix, parfois.

Quoi alors ? Qu'est-ce qu'elles disent les voix ? demandent les deux autres.

D'abord il a décrit un truc des vieux dessins animés. Un petit ange d'un côté, un petit diable de l'autre : il entendait les voix pour faire le bien, pour faire le mal.

C'est toujours le mal qui m'parle le mieux, dit Abdoul. C'est toujours pour faire des choses que j'veux pas faire. Et les choses bien que j'veux faire, j'les fais pas.

Ça parle pas assez fort pour ça – il avait tenu à préciser après.

Puis Abdoul dit que ça l'a rassuré quand Luky leur a raconté les voix, parce qu'il a d'abord cru que limite il était possédé. Que c'était le Shatan qui lui parlait. Mais non maintenant il pense plutôt que ça vient d'Allah, c'est pas Allah direct, mais c'est pas haram – et il dit des choses savantes, avec des noms antiques et propres. Parfois il dit Apollon, parfois il dit l'ange Gabriel. Il en rajoute, il se la raconte. Il sait des choses alors il les emmêle à ce qu'il entend, à ce qu'il entend peut-être.

Luky pense qu'Abdoul entend quelque chose, c'est sûr. Mais est-ce que c'est vraiment comme lui, il lui demandera pas, peur de le vexer pour rien, mais il pense que non. Il pense qu'il est le seul. Que c'est qu'à lui.

Et juste après, comme par hasard, y a Diego tout nonchalant qui leur fait :

Ouais mais moi aussi ça m'le fait en fait le soir quand j'm'endors, j'entends comme des voix d'filles en fait, elles disent mon nom, elles m'appellent en fait, même une fois j'me suis rel'vé, j'ai vraiment cru qu'y avait des filles dans ma chambre qui m'app'laient, mais non en fait –

Les deux autres commencent par dire que oh là là, il a dû trop mater de porno, c'est pas les voix ça. Mais Diego insiste : C'est des voix, il dit, des voix, et il aimerait bien les voir les filles qui ont ces voix, mais même dans sa tête il les voit pas.

Pour lui faire plaisir, les autres valident : OK, d'accord, c'est des voix aussi. Mais en vrai ils savent, ils se regardent,

Abdoul et Luky, ils savent qu'il ment vraiment, ils le savent tous les trois, Diego compris, c'est clair.

Y a jamais rien eu en lui. Ça s'est vite vu et je crois qu'aujourd'hui on peut dire ça sans qu'il l'ait trop mauvaise. Il copiait, il voulait faire comme eux, être différent du troupeau, pas un gars juste normal. Genre avoir limite un pouvoir, au moins un secret.

Surtout il voulait pas être à côté du délire de ses potes. Il a bien aimé ça, cette histoire qui se fabriquait entre eux.

Il les aimait.

Trois jours plus tard, ils sont redescendus dans le trou, ils sont posés dans la pénombre, Luky a tenu à leur faire des précisions, leur rappeler des trucs qui se sont passés qu'avec eux, et qui, même si à l'époque il leur avait pas dit, avaient rapport aux voix.

Comme quoi ? fait Diego.

À l'animalerie, il dit. Quand il restait devant les aquariums vachement longtemps tout seul, et que Diego en avait marre, que même il disait Qu'est-ce qui t'prend, t'es tombé amoureux du p'tit poisson bleu ou quoi (c'était un brillant, un tout petit).

Eh ben quoi ?

J'entendais.

Les poissons ? T'entendais les poissons ? et déjà Diego se marre.

Luky se durcit. Pas forcément les poissons, peut-être c'était l'eau, quelque chose sous le petit ronflement de la pompe, l'eau ou je sais pas quoi. Il entendait, c'est tout.

Là qu'Abdoul sort son téléphone. Ils se collent de suite à l'écran, ça les calme de suite – Diego il est privé tout l'été, Luky il en a même pas encore un, Mother veut pas (peut pas, elle dit).

Abdoul a tapé VOIX. Il tombe sur un milliard de trucs, un blog de chanteuses bonnes plutôt pas que pour le chant, des vidéos de télé-crochet, des conseils d'échauffements, des pubs pour des recettes au miel quand on est aphone, et une bande-annonce de film d'horreur, et des pages d'experts psychiatriques qui sont intervenus après des faits divers plutôt gore.

Abdoul conclut: Wallah, mon frère, toi t'es p't-être schizo. Ou juste mytho – ajoute Diego.

Luky s'est levé tout par un coup, il s'est mis à tourner dans leur cachette obscure comme dans une cage.

Putain! il a d'abord fait, cognant le vide. Putain les mecs! Pour une fois que j'vous confie un truc, sérieux! Pour une fois que j'vous dis qu'il m'arrive qu'équ'chose, pourquoi vous voudriez qu'ça existe pas, hein?

Abdoul a dit d'une voix super gentille, super calme:

Mais on dit pas ça, on dit juste que –

Luky a fixé Abdoul dans les yeux. Regard bien droit, noir congelé.

Allah me soit témoin, Abdoul –

Laisse Allah tranquille, a dit tranquillement Abdoul.

Allah me soit témoin – a repris Luky, encore plus droit, plus noir et plus glacial encore: la prochaine fois qu'j'entends les voix, qu'elles me disent d'faire un truc, j'vous promets j'vous le dis.

Les autres se taisent.

Mais alors faudra rien dire. Faudra juste me suivre. Obéir. Me laisser obéir.

Diego s'est mordu les lèvres, il voulait rire. Obéir à quoi, bordel? Abdoul est resté tranquille. C'est lui qu'a répondu pour deux, gentil:

OK.

Et Luky a quitté le trou, il a dit que c'était son tour d'aspirateur, avant que Mother rentre, sinon Mother va gueuler, et il veut pas.

Diego voulait rire encore, dire à Luky de pas faire la gueule, de pas se casser comme ça, mais il s'est retenu encore un coup. Après il s'est juste ennuyé tout seul avec Abdoul. Jusqu'à ce que leurs mères, avec toutes les mères, elles appellent. Ça résonne, ça ricoche contre les petits immeubles, ça rebondit dans le mini-square, ça retombe jusqu'à eux sous la terre.

Déjà l'heure de bouffer.

Il faisait même pas encore frais, le soleil de la fin juillet cognait encore jusqu'au troisième étage.

Quand vous êtes à Saint-Roch, les Renarts c'est vraiment tout au bout de l'avenue qui s'échappe du bourg et mène à Sainte-Julie-de-Bresseux. Après c'est plus que les champs, des grands champs, partout autour. C'est quatre immeubles de quatre étages posés là comme si quelqu'un avait balancé des vieux mouchoirs gris du fond de ses poches, pour s'alléger, pour pouvoir s'enfuir plus vite, tranquille.

Ils se laissent cramer sur le banc, ils regardent devant : des petits qui montent et qui descendent le toboggan en jouant à pas se brûler leurs petits culs. Ils font les grands qui surveillent. Y a Malik le petit frère d'Abdoul qui grimace quand il pose ses petits mollets, mais qui y retourne quand même tout le temps.

Ils regardaient autour parfois, partout autour chez eux, pour voir s'il se passait quelque chose : une fenêtre qui s'ouvrirait, une mobylette qui déboulerait. Ils voient tout ce qui, à dix heures, crame avec eux et ne bouge pas.

La mère à Diego elle lui avait dit qu'ils avaient promis de *tout réhabiliter, mettre aux normes, isoler*. Y faire joli et tout. Mais ça fait un sacré moment.

Elle a trop cru ta mère – dit Luky.

Qu'ils y fassent propre ça s'rait déjà pas mal – dit Abdoul.

Toute façon ça fait des années, elle a dit, elle sait bien ma mère: même pas en rêve, elle a dit.

Y a trente ans, quand ça a été construit, paraît qu'y avait que des profs. C'était tout moderne. C'était pour la classe moyenne. C'était le top.

Aujourd'hui y a des Noirs, du Kurde, du Macédonien, du Rom, de l'Arabe, du Russe et les Blancs italiens portugais roumains, et aussi une handicapée.

Ici c'est les pauvres. Les cas sociaux. Les hors-jeu, les pas de chance et les déglingués. Un nid à miséreux.

Ça pourrait faire parc d'attractions pour les bourges –

Ah ouais, genre safari dégueu –

Ah ouais, trop !

De fait personne y va. C'est rare. Personne vient jamais les voir.

Si jamais arrive un curieux, un perdu qui passe, le type on le regarde d'abord un peu louche. Y a toujours un barbu qui traîne, qui fixe sans rien dire. Les femmes voilées elles quittent le banc où elles papotaient. Eux ils font des blagues: Faut pas traîner là, m'sieur, c'est pas sûr. Après si c'est des vrais gentils qui restent, on peut discuter, on peut raconter la vie d'ici, pour distraire.

Ils aimeraient bien voir plus de monde, en vrai.

Toute façon la drogue, c'est nous –
Les embrouilles, c'est nous –
Les voleurs, c'est nous –
Surtout toi Abdoul, dit Diego.

Ils se marrent tous les trois.

N'empêche c'est vrai les gens ils croient quoi –
Ils croient n'importe quoi les gens: limite on viole les
filles dans les caves, limite on fait des tournantes tous
les soirs –

Dans les villages, ils croient ça –
Chicago, les vieux ils disent !

Y a le centre départemental pour mineurs Les Tailleurs,
et aussi les immenses bâtiments (l'ancien séminaire) des
Orphelins d'Auteuil, derrière leurs petits immeubles.

Toutes les enfances que personne veut elles sont là
autour: tu le sens le malheur, comme un produit, toujours
prêt à t'assommer, comme un médoc pourri, un mauvais
tranquillisant, une sale dope.

Eux trois ça les concerne pas trop.

Juste ça les cerne.

Juste, le malheur, d'eux: il pourrait faire ce qu'il veut.

Y a quand même quelques magasins, la laverie auto-
matique pour les bagnoles, un cabinet comptable,
l'animalerie. Faudrait pas voir que le mauvais côté des
choses non plus.

Ils se souviennent. Pour moins s'emmerder ils se souviennent comment ils ont fait déjà pour moins s'emmerder.

C'est au début du collège que des fois ils y allaient, à l'animalerie. Ils regardaient un peu ensemble les tout petits poissons multicolores passer et repasser ou se cacher sous des petites ruines en plastique. Ils apprenaient des gros mots aux perruches mais ça servait à rien. Quand ils jouaient à tenir le plus longtemps leurs doigts contre la grille des hamsters et que mordus ils hurlaient trop fort, ils se faisaient gentiment virer.

Ils se promènent dans leurs têtes, en trio.

Y a quand même pas rien dans les alentours, ils sont bien d'accord.

Y en a des occupations.

Quand on retourne vers Saint-Roch, de l'autre côté y a la piscine, et y a aussi la médiathèque toute neuve. Un peu plus loin, y a les pompiers, les terrains de foot, de rugby, les gymnases, les gendarmes.

Ils sont jamais là, les gendarmes.

Encore plus loin c'est Jean-Rostand (leur ex-collège), Albert-Camus (leur futur lycée).

Dans un coin y a aussi le COMPLEXE FUNÉRAIRE MÂCHON (c'est écrit en très gros).

Après l'avenue elle monte légèrement, et c'est le bourg, vraiment loin.

Ils ont rien envie.

Pas loin sinon y a aussi le centre de compostage. L'été, selon le vent, ça pue chez eux à cause de ça. Comme y a eu quand même de plus en plus de plaintes, au-dessus des grilles entourant le tas de compost, dépassant les haies, ils ont mis des espèces de brumisateurs qui tournent en permanence, c'est pour humidifier la pourriture, qu'elle sente moins pourri.

Ça leur est arrivé pour profiter de la fraîcheur d'aller dessous : d'une main, ils se bouchaient le nez, en s'amusant à rester le plus longtemps sous les gouttelettes froides. Mais fallait escalader les grilles vite fait (pour pas se faire voir), puis escalader pieds nus (pour pas salir leurs baskets) tout un tas de trucs noirs qui se décomposaient. Des fruits et des légumes pourris qui finissent de pourrir, mais aussi les déchets des hôpitaux, des trucs bien dégueus qui sentent la mort.

Une fois Diego a marché sur un truc genre super gluant, il a cru voir une forme de bébé minuscule, il a hurlé à la mort comme un chien. Quand Abdoul et Luky ont rappliqué ils ont bien vu, c'était pas un fœtus, mais c'était un truc informe et ignoble, ça les a dégoûtés à vie.

De toute façon maintenant ils ont installé des caméras.

Le problème de Saint-Roch c'est que c'est de plus en plus mort, et début août c'est mort de chez mort. Y a de plus en plus de boutiques qui ferment. Reste la vitrine avec rien derrière, LOCAL À LOUER ou À VENDRE, un numéro de téléphone. On dirait que le vide envahit la ville, comme une sale mode. Sinon c'est surtout des banques, des assurances, des pharmacies, des magasins pour les yeux et les oreilles des vieux.

Y a même pas de gare. Y a bien des cars mais démerde-toi pour trouver où ils vont, quand ils partent. Et puis ça coûte, on sait même pas combien, mais ça coûte.

On dirait que c'est une ville, même pas une ville, une petite ville, un gros village que quelqu'un a chié en route, là, contre la colline, au milieu des champs. À peine quelques routes qui rattachent ça au réel, le reste du monde et la vie.

Quand ils zonent au centre, autour du monument aux morts, entre l'église et le bistrot *L'Ère de rien*, ils ont parfois droit à un contrôle de la police municipale, ou carrément les gendarmes. Ils les connaissent par cœur, c'est juste pour leur casser un peu les couilles. Ça les

occupe, les uns comme les autres. Abdoul et Diego c'est des gentils (surtout Abdoul), ils disent rien, ils baissent la tête. Luky est vexé parce que lui on lui demande jamais rien, limite il existe pas pour les flics.

Dans les rues ils aiment bien faire coucou aux caméras, des grimaces et tout, ça leur a jamais fait d'ennuis. Ça se trouve là non plus y a personne qui les regarde. Ils aiment bien aussi parfois traîner devant une vitrine, rêver devant les bijoux, juste pour rêver, parfois aussi juste pour faire flipper le bijoutier en fantasmant un casse à voix haute (surtout Diego).

Fin août y a le festival dans l'espèce de château qui s'effondre, rapport au musicien célèbre d'autrefois, y a un peu plus de monde, des bien habillés, tout beaux, en forme, que des pas du coin, des touristes, grenoblois, lyonnais, parisiens, même des Allemands et des Anglais.

Alors ils posent leurs fesses sur les marches devant la poste, et ils regardent le beau monde qui vient jusque chez eux (enfin quand même pas aux Renarts) pour écouter la vieille musique. Ils comprennent pas trop l'intérêt. Eux, s'ils pouvaient, ils iraient écouter la musique, oui, mais loin, beaucoup plus loin.

Pendant le festival, la ville on peut croire c'est une jolie princesse fatiguée, qui roupille, qu'aimerait qu'on la chatouille. Mais dès le festival fini, ça redevient une grosse paysanne fauchée, dépressive, une souillon – quasi. Une qui se laisse aller, une qui s'emmerde.

En fait, le plus qui anime la ville toute l'année, à part les lycéens entre midi et deux qui se baladent un kebab à la main et qui s'y croient devant les vitrines de la bijouterie et de la boutique à fringues, c'est les enterrements.

Ce monde qu'y a alors des fois ! Ce bordel que ça fait !
Le corbillard de chez Mâchon, gris brillant, déborde de fleurs, et ça vient de tous les villages des deux plaines, et ça descend de la colline et ça sort de l'EHPAD pour enterrer Machin ou Machine – et pour voir du monde, enfin. Et les bagnoles se garent n'importe comment, sur les trottoirs, de travers et tout, limite les unes sur les autres.

Eux, quand ça arrive qu'ils ont pas cours et qu'il fait pas trop moche, ils font leurs petits vieux, ils vont y zig-zaguer, ils regardent passer, ils commentent les tenues, ils rigolent des têtes.

Sérieux faut qu'on fasse quoi comme boulot pour arriver à être aussi moches ?

Pas sûr qu'on arrive à être aussi vieux –

Vivement qu'on soit morts avant !